

poches

roman

Les enfants de la Place **

YASMINA TRABOULSI
Dans son premier roman, Yasmina Traboulsi, Libanaise par son père, explorait le côté maternel, brésilien. Une communauté de hasard s'est groupée sur une place de Salvador de Bahia. La plupart des personnages vivent d'expédients, dans la précarité. Certains voudraient aller voir ailleurs, vers Rio. Où rien n'est plus facile. Où la violence est plus grande. Chaque voix raconte sa propre expérience, à sa manière. Leur polyphonie déchirée constitue un ouvrage porté par la vraisemblance. (P. My.) Folio, n° 4232, 224 p., 5,30 euros.

roman

Le roman de Beyrouth **

ALEXANDRE NAJJAR
Une famille libanaise suivie pendant un siècle et demi. Toutes les convulsions d'un pays passent par elle. Pour aboutir, en 2006, à un triste recommencement. L'histoire est romancée mais vraie. Elle témoigne d'une culture, d'une civilisation en péril. Au sein de laquelle, par moments, il fait pourtant bon vivre. Philippe, le narrateur, journaliste, est un inquiet, gourmand de plaisirs. Et attaché à la mémoire des siens. (P. My.) Pocket, n° 13070, 448 p., 6,60 euros.

récit

Origines ***

AMIN MAALOUF
Au carrefour des religions et des langues, la famille d'Amin Maalouf est devenue à elle seule une diaspora. Le romancier devenu détective mène l'enquête. Une malle pleine de vieux documents lui fournit une piste. Voici que le détective profite de ses talents d'écrivain pour faire revivre différentes époques. La géographie s'élargit vers Cuba. L'enquête devient pèlerinage. Une vive émotion traverse cet ouvrage nécessaire comme le paiement d'une dette au passé. Pour comprendre le présent. (P. My.) Livre de poche, n° 30494, 512 p., 8 €.

roman

Histoire de la Grande Maison **

CHARIF MAJDALANI
L'ambition d'un homme. Et aussi l'ambition d'un romancier. Wakim Nassar s'installe près de Beyrouth pour devenir un riche propriétaire et le faire savoir. Charif Majdalani trouve un sujet où il affirme son talent littéraire, capable de présenter les faits sous plusieurs angles. Tous crédibles. Après sa rapide ascension, Nassar devra faire face à une chute pathétique, y entraînant sa famille. Au contraire de son personnage, l'auteur tient la note juste dans ce conte en trois temps. (P. My.) Points, n° 1534, 337 p., 7,50 euros.

roman

Un parfum de paradis **

ELIAS KHOURY
Autour d'un meurtre, les langues se délient. Pas toujours à propos de crime. L'enquête piétine. En revanche, les témoignages convergent pour dire des exactions, des abus de pouvoir, d'autres violences. Une atmosphère délétère règne dans ce paradis à l'étrange parfum, autrefois le lieu du bonheur. Les choses ont bien changé. Les ruines sont dans Beyrouth et dans les cœurs. Un roman dont les éléments semblent posés au hasard, mais qui en dit long. Quant au coupable, c'est une autre histoire. (P. My.) traduit de l'arabe (Liban) par Luc Barbulesco, Babel, n° 834, 320 p., 8,5 €.

Un ex-enfant-soldat devenu poète



récit

Yasser Arafat m'a regardé et m'a souri *

YUSSEF BAZZI
traduit de l'arabe (Liban)
postface de Mathias Enard
Verticales
138 p., 14,90 euros

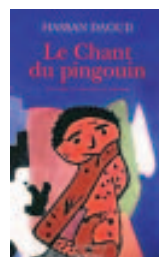
Journal d'un combattant ». Le sous-titre confirme la photo en couverture de *Yasser Arafat m'a regardé et m'a souri* : trois enfants-soldats. Youssef Bazzi y raconte sa vie de combattant, à Beyrouth et ailleurs au Liban, entre 1981 et 1986. Il n'était qu'un gamin de quatorze ans quand il s'est engagé dans les Forces centrales d'intervention, il en a dix-neuf quand il quitte le champ de bataille pour l'Afrique. Vingt ans après les faits, devenu journaliste et poète, Youssef Bazzi se retourne sur son passé. Il fait le récit âpre de cinq années de sa jeunesse, consignait sans état d'âme les jours et les nuits du milicien qu'il fut. La guerre, et aussi la drogue, les amitiés, les prostituées. Sa mue d'enfant en adulte, de combattant en pacifié.

La lecture de ces années au front est impressionnante, l'idée de l'adolescent sol-

dat ne quittant pas le lecteur. Des récits de combat, d'attaques, de traques, brutaux comme l'imposent les guerres. Des passages plus touchants, comme celui qui donne son titre au récit. « *Je l'aperçois une première fois, dans une Coccinelle blanche. C'est bien lui, Abou Ammar, avec son keffiyeh, sa courte barbe et son treillis vert foncé.* » Mais, à moins d'être un bon connaisseur de la situation du Liban dans les années 80, on se perd un peu dans les noms de personnes et de lieux – même si des cartes, un glossaire et une chronologie sont utilement placés en fin d'ouvrage – et l'intérêt pour le livre baisse.

Par contre, le récit s'éclaire avec la postface du traducteur, Mathias Enard. Il replace les cinq années de Youssef Bazzi dans le contexte de la guerre civile libanaise et des combats au Moyen-Orient. Il épingle le glissement au fil des ans du « front commun » né contre l'invasion israélienne en rixes entre milices rivales. Il rappelle que l'auteur était un mercenaire, comme d'autres Libanais. Ce récit autobiographique est une nouveauté dans la littérature libanaise, ajoute-t-il, indiquant encore que c'est durant la guerre que Bazzi a découvert la poésie arabe contemporaine, qui l'a mené à être poète. LUCIE CAUWE

Le chant d'un oiseau aux ailes trop petites



roman

Le Chant du pingouin **

HASSAN DAOUD
traduit de l'arabe (Liban)
par Nada Ghosn
Actes Sud « Sindbad »
155 p., 19 euros

Un handicapé physique vit avec ses parents dans une tour, un peu à l'écart de la ville. De la vieille ville. Depuis des années, de nouvelles constructions y sont attendues, qui ont obligé le père à abandonner son échoppe. Du haut de la tour, il la cherche de son regard devenu trouble. Et la montre à son fils, dans des gestes devenus évasifs. Pour combler l'ennui, devenu incontournable.

La mère, elle, a choisi de nier cette morosité. Elle se promène. Tous les jours, avec la femme de l'étage du dessous. Pendant que son fils, aux bras tout petits, regarde la fille de sa compagne de balade qui s'admire dans le miroir. Penché sur le balcon, au gré des claquements de portes et de fenêtres qui lui permettent de savoir où se trouve la demoiselle. Une autre façon de tromper l'ennui.

C'est celui-ci qui remplit le livre. Le désœuvrement qui assaille une famille lorsque son activité principale s'arrête. Lorsque la question, chaque matin, est de savoir « *que faire avant de se reposer* ». Il y aura bien quelques tentatives pour empêcher la désolation : le fils trouvera un petit travail, le père fera des rondes dans le quartier des nouvelles boutiques. Mais rien n'y fait, l'ennui s'installe.

Treize années ont passé depuis le déménagement dans la tour, quand le fils se met à raconter : les anecdotes de sa courte vie scolaire, sa mère qui le laissait seul avec la voisine après l'avoir défié du regard, le travail du père, du temps de l'échoppe, etc. Puis, comme un oiseau aux ailes trop petites, il accepte peu à peu la situation. Admet que cet appartement va devenir le sien. Le refuge de sa solitude. Son avenir.

Le Chant du pingouin, soliloque du fils (aucun personnage n'a un nom), regorge de tristesse. La lassitude est dans chaque détail décrit, l'abattement pèse de plus en plus fort sur les fragiles épaules du narrateur. Raconter l'ennui est une tâche aussi difficile que de le photographier. Hassan Daoud y parvient. Sans lasser le lecteur. C'est là son talent. ADRIENNE NIZET

Le livre gigogne d'Alawiya Sobh

Elle est la plus populaire et la plus controversée des romancières libanaises. A cinquante ans, elle a trouvé sa voie.



roman

Maryam ou le passé décomposé ***

ALAWIYA SOBH
traduit de l'arabe
par Bachida Damahi
Haidoux et Batoul
Jalabi Wellnitz
Gallimard
472 p., 23 euros

Maryam est en partance. Elle a déjà son billet d'avion pour le Canada. Elle est bien déterminée à quitter son pays, le Liban, auquel toutes ses fibres la rattachent, mais qui lui a fait subir trop d'avaries et lui inspire si peu d'espoir qu'elle lâche prise. Elle compte sur son amie, Alawiya, la romancière, pour conserver les traces de ce qu'elles ont pu éprouver. Mais où est-elle, Alawiya Sobh, celle qui noircit des pages avec tout ce qu'elle, Maryam, et ses amies lui ont confié ? Elle ne se considère pas seulement comme son informatrice, mais comme son témoin. Et elle veut lui faire rendre des comptes, en tant qu'amie devenue personnage. Elle est, en quelque sorte, un personnage en quête d'auteur.

L'auteur, en l'occurrence, est à Bruxelles ces jours-ci, en émissaire des Belles Etrangères qui l'ont déléguée en Belgique. Le choix est judicieux. Elle est, dans les lettres libanaises d'aujourd'hui, à la fois l'auteur le plus en vue et le plus controversé. Edité chez Gallimard, chez Surhrkamp en Allemagne, bientôt aux Etats-Unis, *Maryam ou le passé décomposé*

est en train de devenir un succès un peu partout. Dans le monde arabe, on se passe le livre sous le manteau, parce qu'il est interdit à l'affichage dans de nombreux pays, sauf au Maroc où il circule librement. Cela n'a pas empêché le plus écouté des critiques égyptiens d'écrire qu'il y avait désormais, dans les lettres arabes, un avant et un après « Maryam et ses histoires », puisque telle est la traduction littérale du titre original.

Cet afflux de public n'est pas le souci d'Alawiya Sobh, qui a donné son nom à la romancière tra-

quée par Maryam dans le livre : « *Ce que j'ai cherché, c'est à donner la parole à ceux et surtout celles qui ne l'ont pas dans ma société, à sonder la mémoire des femmes, de toutes celles qui demeurent sous la ligne de flottaison, qui n'ont pas droit au chapitre.* »

Elle a commencé à concevoir le livre il y a quinze ans, lorsque son pays bénéficiait d'une trêve après autant d'années de guerres ininterrompues : « *Le désordre où nous vivions, la montée des intégrismes religieux, le recul dans la condition des femmes, la proximité permanente de la mort*

m'avaient déjà fait écrire des nouvelles où l'on ne distinguait même plus les vivants et les défunts. Je me suis sentie tenue d'écrire un livre plus ample, mais qui rendrait ce morcellement à la fois social et intérieur. »

Et il a bourgeonné, au point de se présenter comme une sorte de roman gigogne, porteur d'un récit emboîté où Maryam prend le relais de son amie écrivain qui semble avoir jeté l'éponge et relate le sort des femmes qui l'ont précédée et qui l'entourent.

Elles sont toutes confrontées à l'impossible dialogue entre les sexes, renvoyées à elles-mêmes, à leur solidarité de femmes dans un monde où elles restent réduites à leur condition ancestrale.

Alawiya Sobh vit seule, n'a pas d'enfants, a encore quelques activités journalistiques mais veut se consacrer totalement à ses romans, qui sont devenus le centre de sa vie. Elle est la première étonnée de leur retentissement, dans son pays comme à l'étranger : « *Serais-je devenue un auteur international ?* », s'interroge-t-elle. Son deuxième livre vient de sortir en langue originale, et obtient au moins autant d'échos que le premier. L'auteur en conclut qu'à cinquante ans, elle a trouvé sa juste voie. Mais elle n'est pas en mesure de dire à quel moment précis s'est produit le déclic qui l'a engagée dans la voie qui est désormais la sienne. Dans la pure tradition de son livre de référence, *Les mille et une nuits*, elle a une image pour expliquer qu'il lui est impossible de dire à quel moment elle a franchi ce seuil : « *Est-ce qu'une rose sait quand elle s'est mise à embaumer ?* » JACQUES DE DECKER



ALAWIYA SOBH se met en scène dans « Maryam ou le passé décomposé ». Elle est l'écrivain qui recueille le témoignage de Maryam avant son départ au Canada. PHOTO ALAIN DEWEZ.

lire aussi

recueil

Les Belles Etrangères

DOUZE ÉCRIVAINS LIBANAIS
Cette anthologie réunit des textes inédits des douze écrivains libanais invités par Les Belles Etrangères 2007. Nouvelles, extraits de romans, poèmes ou bande dessinée sont autant d'invitations à découvrir la littérature libanaise contemporaine. A noter que les douze auteurs du recueil ont en commun d'avoir vécu de près ou de loin la guerre civile qui a endeuillé le Liban entre 1975 et 1990. (L. C.) Verticales, 224 p., 20 euros.

poésie

Tombe de verre et autres poèmes

ABBAS BEYDOUN
Poète, romancier, journaliste, traducteur, l'auteur, né en 1945 près de Tyr, est considéré comme un des chefs de file de la poésie arabe moderne. Ce recueil propose des poèmes en prose et en vers, extraits de quatre de ses recueils. Beydoun y évoque son incarcération dans un camp militaire israélien, médite sur sa condition de poète dans un monde où bien des choses « *ne se disent pas en deux langues* », affronte le mystère de la mort. (L. C.) traduit de l'arabe (Liban) par Madona Ayoub et Antoine Jockey, Actes Sud « Sindbad », 142 p., 15 euros.

28 ans
d'édition
au service des
ÉCRIVAINS

Maison fondée
en 1979

Envois de manuscrits :

Editions
LA BRUYERE
Service B

128, rue de Belleville

75020 - PARIS -

Tél : 01.43.66.16.43

www.labruyere.fr